

on se servit pour la flatter; mais enfin la gaîté fit place à l'humeur; elle éprouva tous les caprices d'un enfant qui n'a pas ce qu'il veut, et dont on n'ose contrarier les volontés.

Après s'être amusé pendant quelque temps d'un événement si singulier (car l'oisiveté de la cour fait qu'on s'y amuse de tout), on s'impatienta des puérités de ce grand enfant; on se lassa de la contrainte et des complaisances qu'il fallait avoir; on s'éloigna insensiblement, et elle était sur le point d'être tout-à-fait abandonnée, lorsqu'on apprit que le prince des Iles-Vertes, qui parcourait les royaumes voisins, devait arriver incessamment dans celui-ci.

A cette nouvelle, on reprit courage. Le reine redevint si gaie et si enjouée, qu'elle ne fit que chanter et danser, en attendant le prince. Ce moment fortuné arriva; elle courut au-devant de lui et, quoiqu'on lui eût représenté que le cérémonial ne le permettait pas, elle voulut absolument aller le recevoir au bas de son escalier; mais, en le descendant avec précipitation, elle s'embarrassa les pieds dans sa robe et tomba assez rudement. Quoique ses mains eussent garanti sa tête et qu'elle n'eût que le nez légèrement écorché, sa frayeur fut si grande qu'elle poussa les hauts cris; on la porta dans sa chambre, on lui bassina le visage et on parvint à l'apaiser, en lui disant que son petit mari demandait à la voir.

Le prince parut en effet; mais la vue d'un objet si ridicule lui fit pousser de si violents éclats de rire, qu'il fut obligé de sortir de la chambre et même du palais. La

reine, qui le vit partir, se mit à crier de toutes ses forces qu'elle voulait son petit mari; on courut après lui, on le pressa de revenir; tout cela fut inutile: il n'y voulut jamais consentir, et s'éloigna promptement d'une cour où tout le monde lui parut être insensé.

La reine fut inconsolable de son départ. On essaya en vain tous les moyens de la calmer; sa mauvaise humeur n'en devint que plus insupportable, et le joug parut trop dur à ceux mêmes qui lui étaient le plus attachés; les autres, honteux d'être sujets d'une telle reine, furent d'avis de lui ôter la couronne, et ce parti allait l'emporter, lorsque Gangan, qui n'avait voulu que la dégoûter du mariage, la désenchanta et lui rendit sa première forme.

A la vue de sa figure naturelle, elle pensa se poignarder de désespoir: elle s'était trouvée charmante sous celle qu'elle venait de quitter, et se retrouvait un visage tout ridé et une laideur repoussante.

C'était à peu près dans ce temps-là que l'autre fée avait enlevé les enfants de Pétaud et de Gillette.

L'île Bambine était le lieu où elle les avait transportés tous les sept.

Cette île n'était habitée que par des enfants, sous la protection des fées, et par ceux que l'on destinait à les servir. Il y régnait un printemps continuel; les arbres et les prairies y étaient toujours couverts de fruits et de fleurs, et la terre y produisait d'elle-même, et sans aucune culture, tout ce qui pouvait flatter le goût et les yeux; les

promenades y étaient charmantes, les jardins variés et remplis de jolis petits carrosses de toutes les façons, traînés par des barbets à longues oreilles. Ce qu'il y avait de plus agréable, c'est que les murs des chambres des enfants étaient de sucre candi, les planchers d'écorce de citron confit, et les meubles d'excellent pain d'épice de Rheims. Quand on était bien sage, on avait beau en manger, il n'y paraissait jamais. On trouvait, outre cela, dans les rues et dans les promenades, toutes sortes de jolies petites poupées magnifiquement habillées, et qui marchaient et dansaient toutes seules. Les petites filles, qui n'étaient ni fières, ni gourmandes, ni désobéissantes, n'avaient qu'à souhaiter, et sur-le-champ les bonbons et les fruits se détachaient d'eux-mêmes et venaient les trouver; les poupées se jetaient dans leurs bras, et se laissaient habiller et déshabiller, caresser et fouetter avec une discrétion et une obéissance sans pareille. Mais lorsque, au contraire, elles avaient commis quelque faute, la poupée s'enfuyait en faisant une grimace à celle qui l'appelait, et les bonbons se changeaient en chicotin. A l'égard des petits garçons, lorsqu'ils n'étaient ni obstinés, ni menteurs, ni paresseux, ils avaient des polichinelles, des cerfs-volants, des raquettes, et de tous les jouets qu'on peut imaginer; mais quand les fées étaient mécontentes, les polichinelles se moquaient d'eux, et leur disaient tout ce qu'ils avaient fait de mal; les cerfs-volants manquaient de vent; les raquettes se trouvaient percées; enfin, rien ne leur réussissait.

Pendant que les enfants de Pétaud et de Gillette demeurèrent dans l'île Bambine, on mit en usage tous les moyens imaginables pour vaincre l'opiniâtreté des trois garçons et la fierté des trois filles; mais ces défauts, bien loin de diminuer, ne faisaient qu'augmenter avec l'âge. Depuis quatre ans, l'intérêt particulier que la fée gouvernante prenait à ces enfants n'avait presque rien changé à leur caractère; et, sentant que leur naturel l'emporterait sur leur éducation, elle n'espéra plus de les corriger par les voies simples, et fut obligée d'avoir recours à des moyens violents. Elle changea donc les trois fils de Pétaud en po-



lichinelles et les trois filles en dames gigognes, et les condamna à être ainsi marionnettes pendant l'espace de trois ans. Comme elle était aussi

contente du prince Cadichon qu'elle avait été peu satisfaite de ses frères et sœurs, elle ne voulut pas qu'il fût le témoin de leur disgrâce, et résolut de l'éloigner. Il ne s'agissait que de trouver un asile qui le garantît de la méchanceté de Gangan, qui, depuis l'aventure de la reine-mère, persécutait toute la famille.

Mais, pour ne rien prendre sur son compte, elle jugea à propos d'aller consulter la reine des fées, son

amie, et de prendre son avis sur ce qu'elle avait à faire. Dans ce dessein, elle mit son spencer de velours vert, sa jupe de satin jonquille et sa petite calotte bleue; puis elle partit pour l'île Fortunée, où la reine des fées faisait sa résidence ordinaire.

Ayant mis pied à terre au bout d'une magnifique avenue



d'orangers et de citronniers, elle entra dans la cour du château; elle traversa une longue suite d'appartements magnifiquement meublés, qu'elle trouva remplis de fées: elles s'y étaient rendues de toutes les parties du monde, les unes pour leurs affaires, et les autres pour faire leur cour.

Il n'y avait presque plus personne dans le cabinet de la reine des fées, lorsqu'elle en vit sortir la vieille Gangan. Sans le respect que les fées ont pour leur souveraine, elle n'aurait pu s'empêcher d'éclater de rire à la vue d'une fi-

gure aussi grotesque que celle de Gangan. Sur un corps de robe de satin vert, chamarré de dentelles bleues et d'or, elle portait un large vertugadin de même étoffe, brodé de chenille et de pompons couleur de rose; ses oreilles étaient chargées de deux grosses pendeloques de perles et de rubis, et elle avait sur la tête un chaperon de velours jaune, avec une aigrette d'améthystes et de topazes; un gros bouquet de jasmins ornait le devant de son corsage, et dix ou douze mouches, dispersées sur son visage, couvraient une peau ridée et couleur de rose sèche.

Si la fée de l'île Bambine fut étonnée de l'équipage ridicule de Gangan, celle-ci ne le fut pas moins de rencontrer sa rivale au moment qu'elle s'y attendait le moins. Mais comme le lieu lui défendait de laisser éclater son ressentiment, elle le dissimula, et affectant un air de politesse :

— Comment, madame, lui dit-elle, vous êtes-vous résolue à quitter le calme de la campagne, pour venir dans le tumulte de la cour? Il faut que vous ayez eu pour cela des raisons bien fortes!

— Celles qui m'y amènent, répondit l'autre, ne ressemblent point du tout aux vôtres: l'intérêt ni l'ambition n'ont jamais été les motifs de ma protection, et je sais ne l'accorder qu'à ceux qui en sont dignes et reconnaissants.

— Je le crois, répondit Gangan: les dindons et les oies sont si bonnes personnes!

— Cela est vrai, reprit vivement la fée, et beaucoup plus

que les Gangans, car ils ne sont point injustes : qu'en dites-vous ?

Cela dit, elle tourna le dos à la fée Gangan, qui dans son dépit, ne trouva rien à répondre et sortit rouge de colère.

Dès que notre bonne fée fut seule, elle ne put résister à l'envie de consulter le grimoire de la reine des fées. Tous les mystères de la nature y sont dévoilés, et l'on y découvre, jour par jour, tout ce qui se passe dans l'univers ; mais il n'appartient qu'à la reine de suspendre ou d'empêcher ces événements, car elle a sur les fées la même puissance que celles-ci ont sur les hommes.

La protectrice de Cadichon eut à peine ouvert ce livre, qu'elle y lut distinctement que la perfide Gangan enlevait dans le même instant le jeune prince, et qu'elle le transportait dans l'île Inaccessible, où elle retenait sa propre nièce depuis le moment de sa naissance.

A cette vue, elle trembla d'abord pour la vie de son protégé ; mais bientôt le trouble que cette nouvelle avait jeté dans son âme fit place aux réflexions, et elle pensait aux moyens d'empêcher les suites de cette entreprise, lorsque la reine sortit de son cabinet et vint la recevoir. A la tristesse que celle-ci remarqua sur le visage de son amie, elle devina ce qui lui était arrivé, et lui adressant la parole :

— Vous avez voulu, lui dit-elle, satisfaire votre curiosité, et vous avez appris des choses que je voulais dérober à votre connaissance. Je n'ai pu refuser, il est vrai, à Gan-

gan le pouvoir de grande féerie, puisque suivant nos lois il est dû à son ancienneté ; mais la connaissance que j'ai de son caractère m'a fait limiter ce pouvoir à un certain temps ; assurez-vous, généreuse fée, qu'après cela votre ennemie sera sévèrement punie, si elle abuse de ce même pouvoir, qu'elle tient de nos lois et de ma bonté. Cependant, pour vous donner dès aujourd'hui une preuve de mon amitié, et mettre à couvert des attentats de Gangan les autres enfants de Gillette, auxquels vous vous intéressez, prenez cette fiole, frottez-les de la liqueur qu'elle renferme : c'est une eau merveilleuse qui dérobe les objets aux yeux mêmes des fées ; et son charme est tel, que Gangan, avec toute sa puissance, ne saurait le vaincre. Allez, ma chère amie ; souvenez-vous que votre reine vous aime bien tendrement, et comptez toujours sur sa protection et sur son secours.

A ce discours, la fée prit respectueusement la main de la reine, la baisa et partit.

Elle ne fut pas plus tôt dans son île qu'elle mit en usage l'eau merveilleuse : elle en frotta les trois polichinelles et les dames gigognes, et réserva seulement l'extrémité de leur nez, qu'elle laissa visible, afin de les pouvoir reconnaître ; puis, ayant donné ses ordres et consulté ses livres, elle partit pour se rendre chez le roi Pétaud, où elle avait lu que sa présence était nécessaire.

En effet, lorsqu'elle y arriva, le petit royaume de ce prince était en combustion, et voici qu'elle en était la cause. Il y avait déjà longtemps que la maison où sa majesté

avait logé jusqu'alors, et que son beau-père le sénéchal avait habitée avant lui, tombait en ruines de tous côtés, malgré les réparations qu'on y avait faites. Il avait résolu, dans un conseil particulier avec son premier architecte, d'en rebâtir une nouvelle. Cet officier de la couronne, n'ayant depuis longtemps rien fait de neuf pour leurs majestés, avait abattu tout le vieux bâtiment dans le dessein d'en commencer un nouveau, qui, selon lui, devait être bien plus magnifique que l'autre; mais les épargnes du roi depuis l'enlèvement de ses enfants, et ses revenus annuels ne suffisant pas pour l'exécution de ce nouvel édifice, il prit le parti, par le conseil de son receveur et du procureur-fiscal, d'imposer une taxe pour fournir à la dépense de son bâtiment. Ses sujets, qui n'avaient point encore payé d'impôts, murmurèrent, et jurèrent de ne point obéir. A leur mécontentement se joignirent les remontrances de Caboché : il prétendait qu'il était ridicule de faire payer aux autres une chose qui ne pouvait leur être ni utile, ni profitable; que sa majesté n'était au fond qu'un homme comme un autre; qu'ayant ses biens et revenus, il ne devait pas prendre ceux d'autrui pour dépenser davantage; que, par conséquent, lorsqu'on n'avait le moyen que d'avoir une maison, il ne fallait pas bâtir un château; et que quiconque n'avait qu'un écu, ne devait dépenser qu'un écu.

Toutes ces raisons paraissaient fort bonnes au roi; mais dans le même instant le procureur-fiscal et le receveur lui crièrent qu'il était le maître; que ce n'était pas la peine

d'avoir des sujets, si on ne leur faisait pas acheter le soin qu'on se donnait de les gouverner; qu'ils étaient faits pour payer et les rois pour dépenser; et qu'il n'y avait qu'une tête de sénéchal capable de penser autrement.

Le roi, qui ne savait plus auquel entendre, ne savait pas non plus quel parti prendre.

La fée, qui avait été témoin pendant quelque temps de ce qui se passait, songea à tirer Pétaud de cet embarras.

Un jour que le roi s'était levé de grand matin, il fut étrangement surpris de se voir dans une maison toute neuve et garnie de tout ce qui était nécessaire.

On s'imagine bien quel fut l'étonnement de Pétaud, de se trouver dans un logis qu'il ne connaissait point; mais ce fut bien autre chose, lorsque ayant ouvert une des fenêtres de sa chambre, il aperçut, au lieu de son petit potager royal, un grand gazon en boulingrin, au bout duquel était un assez bel étang, terminé par un bois de haute futaie. Il considéra tout cela pendant quelque temps : puis, la surprise faisant place à la joie, il courut au lit de la reine qui dormait encore, et la réveilla en lui criant :

— Ma femme, ma femme, levez-vous : venez voir une maison toute neuve, des jardins magnifiques ! Savez-vous ce que c'est que tout cela ? pour moi, je n'y comprends rien.

La reine se mit à la fenêtre avec le roi, qui la conduisit sur-le-champ dans tous les appartements; ensuite ils allèrent se promener ensemble dans leur nouveau jardin. Toutes ces merveilles ne laissèrent pas que d'effrayer

le bon Pétaud; mais la reine qui se doutait d'où tout cela venait, n'avait pas la même crainte, quoique n'osant rien en dire.

Ils étaient tous deux dans cette situation, lorsque le sénéchal, qui cherchait depuis une heure la maison du roi, entra dans celle-ci, plus par le devoir de sa charge que par l'espérance d'y rencontrer leurs majestés : il ne savait que penser d'une maison élevée en une nuit. Le roi, de son côté, fut fort aise de le voir arriver; et, tenant toujours le bras de la reine, ils parcoururent une seconde fois avec le sénéchal toute la maison du haut en bas et tous les jardins.

Chacun raisonna beaucoup sur la singularité de cette aventure : les uns trouvaient que leurs majestés étaient bien hardies de demeurer dans une maison bâtie par les fées; les autres, au contraire, prétendaient qu'ils faisaient



fort bien, et qu'il serait à souhaiter que toutes les vieilles maisons du royaume fussent rebâties de même. Comme on se fait aisément au bien-être et aux nouveautés, après en avoir beaucoup parlé, on n'en parla plus; et le roi fut en peu de temps aussi accoutumé à sa nouvelle maison, que s'il l'eût habitée toute sa vie. Dès lors il ne fut plus question d'impôt, la tranquillité revint dans l'état, et l'union entre les grands officiers de la couronne. Il n'y eut que le pauvre architecte qui pensa se pendre; mais il se contenta de donner au diable les génies et les fées, et de les appeler cent fois magiciens et sorciers.

Pendant que la fée de l'île Bambine produisait toutes ces merveilles, elle remarqua dans Gillette tant de respect pour les fées et de reconnaissance pour elle, que se sentant attachée de plus en plus aux intérêts de cette reine, elle ne put lui refuser de faire à sa cour un séjour plus long qu'elle n'avait projeté. Elle la rassura sur le sort de ses enfants, et lui apprit leur châtement et les raisons qu'elle avait eu de se porter à cette extrémité; mais comme la vraie et tendre amitié fait mystère des choses les plus intéressantes, lorsqu'elles peuvent être affligeantes pour la personne aimée, elle lui cacha avec soin l'enlèvement de son cher Cadichon, et les alarmes qu'elle en ressentait elle-même; puis lui ayant recommandé de nouveau la confiance, la patience et la discrétion, si elle voulait parvenir au bonheur, elle la quitta avec regret, pour retourner dans son gouvernement de l'île Bambine.